

Études littéraires africaines

OPOKU-AGYEMANG (Naana), LOVEJOY (Paul E.), TROTMAN (David V.), eds., *Africa and Trans-atlantic Memories. Literary and Aesthetic Manifestations of Diaspora and History*. Trenton (New Jersey), Asmara (Erythrée) : Africa World Press Inc., 2008, VII-477 p. – ISBN 1-59221-633-1



Anthony Mangeon

Number 28, 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1028813ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1028813ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mangeon, A. (2009). Review of [OPOKU-AGYEMANG (Naana), LOVEJOY (Paul E.), TROTMAN (David V.), eds., *Africa and Trans-atlantic Memories. Literary and Aesthetic Manifestations of Diaspora and History*. Trenton (New Jersey), Asmara (Erythrée) : Africa World Press Inc., 2008, VII-477 p. – ISBN 1-59221-633-1]. *Études littéraires africaines*, (28), 98–99.
<https://doi.org/10.7202/1028813ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

forme, qui atteste du travail d'adaptation de la langue pour une entreprise de transcription de réalités particulières, comme c'est le cas, par exemple, chez Patrice Nganang (Ladislas Nzessé).

Cependant, une certaine insécurité guette ces écrivains camerounais, qui doivent exprimer leur « être au monde » à travers le médium d'une langue « extérieure » qui ne permet pas toujours de saisir les réalités de leur espace propre. En effet, la réinvention de la langue « n'est pas toujours de nature à faciliter la lisibilité et la réception des textes littéraires », comme l'écrit Alphonse Tonyè (p. 90).

■ Raphaël THIERRY

OPOKU-AGYEMANG (NAANA), LOVEJOY (PAUL E.), TROTMAN (DAVID V.), EDs., *AFRICA AND TRANS-ATLANTIC MEMORIES. LITERARY AND AESTHETIC MANIFESTATIONS OF DIASPORA AND HISTORY*. TRENTON (NEW JERSEY), ASMARA (ÉRYTHRÉE) : AFRICA WORLD PRESS INC., 2008, VII-477 P. – ISBN 1-59221-633-1.

Issus d'un colloque sur « les manifestations littéraires de la diaspora africaine », qui eut lieu à l'Université de Cape Coast (Ghana) du 11 au 14 novembre 2003, les vingt-quatre textes de cet ouvrage collectif sont répartis en quatre sections : « La voix africaine dans la diaspora », « Esthétiques et arts de la performance dans la diaspora », « Pédagogie du retour au pays natal », « La confrontation de l'identité et de la mémoire ».

Avec un thème aussi vague, les auteurs privilégient d'emblée le descriptif au détriment de l'analytique, et ce n'est pas la récurrence d'une rhétorique de la « subversion » qui pouvait pallier le manque de rigueur dans les périodisations et les contextualisations. La traite est réduite à une expérience – le « passage du milieu » – et il faut attendre le dernier essai (Lorrie Smith) pour lire enfin une théorisation, empruntée à Paul Gilroy (*L'Atlantique Noir*), des cales négrières et des plantations esclavagistes comme matrices de nouvelles identités. Avec cet article qui s'intéresse au thème du spectre (*ghost*) dans les réécritures fictionnelles de la traite, la boucle pourrait sembler bouclée, puisque le roman du Guyanais britannique Fred D'Aguiar (*Feeding the Ghosts* ou *Les Cris de l'Océan*, 1999) constitue une brillante reprise contemporaine, à partir d'un événement historique attesté – le sacrifice de 132 esclaves, jetés par-dessus bord par le capitaine négrier du Zong, en 1781 –, du nouveau genre littéraire apparu avec l'abolitionnisme (le *slave narrative*, ou récit d'esclave), qui faisait déjà l'objet des deux premiers articles consacrés aux autobiographies de Muhammad Kaba Saghanughu, Mahommah Gardo Baquaqua, et Oludah Equiano. Mais aucune étude n'est faite des rapports entre histoire et fiction à travers ces différentes œuvres, qui servent simplement de prétextes au ressassement d'une thèse : il y a une mémoire transatlantique car d'anciens esclaves sont revenus en Afrique ou ont laissé des témoignages.

Il s'agit alors de montrer que le traumatisme historique, loin d'être une *tabula rasa*, fut à l'origine de multiples expressions et innovations artistiques

dont l'évolution se poursuit aujourd'hui dans les arts de la performance (*capoiera* brésilienne, *calypso* trinitadienne, *dancehall* jamaïcain...). Mais à force d'être pensée comme une simple « mémoire vive », la filiation historique entre créations d'hier et pratiques d'aujourd'hui reste conçue comme un héritage inaltéré, tandis que les démarches d'adaptation ou de réappropriation sont systématiquement vues comme des « stratégies de subversion » politiques et épistémologiques. Ainsi Sonjah Stanley-Niaah ne craint-elle pas l'anachronisme en faisant des *sounds systems* en Jamaïque une résurgence du rituel *limbo*, apparu au XVII^e siècle, sur le simple motif qu'une nouvelle chorégraphie fut ainsi rebaptisée dans les années 90. De même, l'histoire complaisante du rastafarisme jamaïcain par Jahlan Bongo Niaah prétend lire les chansons de « *deejays* » du *dancehall* (Buju Banton, Sizzla, Anthony B.) comme des « essais » incarnant et promouvant le paradigme des *Cultural Studies*, ce qui constitue tout à la fois une insulte à l'intelligence critique du Jamaïcain Stuart Hall et une basse flagornerie envers des chanteurs qui se sont parfois moins illustrés par leur ouverture que par leur étroitesse d'esprit (homophobie, misogynie, racisme...). Comment, enfin, prendre au sérieux Muiyiwa Falaiye qui prétend retrouver « l'âme noire » dans la poésie de Langston Hughes, ou reconnaître dans la résistance des descendants d'esclaves un « esprit » et un « mode de connaissance spécifiquement africain » (p. 402) qu'il assimile à « la négritude formulée par Senghor, Césaire et Demas » (*sic*, p. 403) dont ni lui ni les éditeurs ne savent visiblement orthographier les noms !

La bibliographie finale reste peut-être la meilleure source à explorer dans ce livre ; et, sans plus perdre de temps, retournons donc à d'autres lectures.

■ Anthony MANGEON

OWONO-KOUMA (AUGUSTE), *MONGO BETI ET LA CONFRONTATION. RÔLE ET IMPORTANCE DES PERSONNAGES AUXILIAIRES*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. ÉTUDES AFRICAINES, 2008, 272 P. – ISBN 978-2-296-06560-4.

L'étude d'A. Owono-Kouma vient s'ajouter à une liste déjà importante d'ouvrages critiques consacrés à l'œuvre du romancier camerounais. Version remaniée d'une thèse de 3^e cycle soutenue en 1994 à l'Université de Yaoundé 1, *Mongo Beti et la confrontation* se propose d'aborder l'œuvre betienne par le biais de l'analyse sémiotique, et plus précisément de la sémiologie génétique interne, discipline pour laquelle l'œuvre s'explique par elle-même. Refusant ce qu'il nomme la « critique traditionnelle », l'auteur souhaite, ne fût-ce que partiellement, initier un renouvellement de la réception critique de l'œuvre romanesque de Mongo Beti. Intention tout à fait louable, mais qui risque, en recourant de manière trop systématique à une grille d'analyse rigide, de dénaturer le sens d'une œuvre, d'autant que Mongo Beti lui-même avait toujours veillé à mettre en échec les tentatives de banalisation politique de son œuvre.

La réflexion d'A. Owono-Kouma s'organise à partir d'un double constat : d'une part, la permanence, dans l'œuvre betienne, du principe de confrontation, d'autre part, les échecs répétés des projets mis en œuvre par les héros.